

## OFFICIER DE LA LEGION D'HONNEUR

Madame le Ministre,

Au seuil de ma réponse à un panégyrique qui effarouche ma modestie, je redoute de frustrer l'attente générale et jusqu'aux plus saines traditions de l'éloquence d'apparat : car je ne suis pas ému... Je ne suis pas ému, parce que l'émotion ne coupe la voix que des vrais orateurs. Le larynx du professeur ou du proviseur, racorni, ossifié par la joute quotidienne avec parents, professeurs, élèves et... supérieurs hiérarchiques, reste étrangement dégage là où celui de l'avocat ou de l'homme politique vibrerait d'une émotion circonstancielle. Si donc c'est de ma voix la plus claire que je vous parle aujourd'hui, ne croyez pas que j'en apprécie moins, le privilège et l'indulgence de votre éloge, Madame le Ministre, ni le bonheur de votre présence autour de moi, Mesdames, Messieurs, chers amis, chers collègues, chers collaborateurs, chers parents.

Madame le Ministre, j'apprécie à sa pleine mesure et dans l'infini de ses résonances, le privilège de recevoir de vos mains ministérielles cette distinction que je ne me connais d'autre titre à mériter que l'honneur de votre haute estime et de votre choix. Votre panégyrique figure ce moment miraculeux où la vie la plus banale se fait œuvre d'art pour entrer dans la notoriété, cet espace où chacun a le droit d'être compris et où, pour plaire, il faut confirmer ce que tout le monde veut entendre. Cependant une tradition d'exquise urbanité me fait devoir de légitimer cet éloge et cette récompense, quitte à me doter d'un passé en configuration de poésie du futur antérieur où se mêlent passé et futur, visions, rêves et souvenirs. Mais la modestie étant l'art de faire dire par d'autres tout le bien que l'on pense de soi, accordez-moi de réfugier ma timidité titillée sous la grande aile tutélaire de cet adage de Chesterton : "*Les anges volent, parce qu'ils se prennent à la légère.*"...

Ma première source de fierté est que je vous doive, à vous, cette épiphanie, cette dévélotion et cette élévation au regard de tous ; c'est vous qui m'avez poussé de l'ombre dans la maison de verre où voulait vivre André Breton, ouverte aux yeux de tous, où rien n'est plus secret. Flaubert m'avait convaincu que le bon fonctionnaire, comme le grand écrivain, devait faire croire qu'il n'avait pas vécu, qu'il devait disparaître derrière son œuvre, et ce problème de l'oubli est un problème existentiel, tant il est vrai que la publicité induit la posture, je veux dire, l'insincérité. Ce problème, j'ai cru l'avoir résolu pendant trente ans, et puis j'ai été rattrapé par mon image. L'heure semble venue où l'image de ma vie s'est séparée de ma vie elle-même, est devenue indépendante et à commencé à me dominer : je ne suis plus que l'ombre de mon image !

Mais bien pis, Madame le Ministre, c'est vous qui venez de susciter en moi le besoin de me regarder dans le miroir de l'éloge embellissant... et de tenter de m'y reconnaître avec une satisfaction émue ! Si j'ai fait tout ce que vous avez dit, en revanche, je ne me croyais pas ce que vous avez dit. Je n'ambitionnais d'être que le meilleur des pères, je souffrais d'être le plus médiocre, le plus intermittent des époux, contraint, contrit, de solliciter, pour mes mille missions, de trop fréquents congés de "Ma Lady".

*"Les anges volent, parce qu'ils se prennent à la légère."*...

Ma seconde source de fierté découle du lustre mérité dont brille votre personnalité, même hors d'atteinte des radars (selon votre propre expression), et qui confère un supplément de prestige à cette décoration. Accordez à un vieux professeur du Lycée Carnot de Pointe à Pitre, une brève évocation d'une de ses élèves. Brève, pour épargner l'impatient curiosité, voire l'incrédulité, de cet auditoire qui attend de ma réponse, pour comprendre, confidences immodestes, secrets inavoués, intérêts insoupçonnés. Tant il est vrai que l'homme n'a que

défiance et suspicion contre qui n'est contemporain que de soi.

Ce que la vivante jeune élève de Première du Lycée Carnot a souhaité d'être, avec une obstination qui n'altéra jamais sa simplicité, nous découvrons aujourd'hui que vous l'êtes profondément, une leader doublée d'une gestionnaire, pour qui « diriger » « inspirer », « animer » est un tour brillant exécuté d'une main agile, un peu comme « être différent » fut celui de Gide, « surprendre », celui de Cocteau. Et cette excellence vous a maintenue en vedette sur l'affiche de notre temps, et vous méritez cette vedette, car jamais vous n'êtes banale, et plus d'une fois vous avez donné leur note de fierté aux jours que notre Guadeloupe a vécus depuis quelque trente ans.

Ce qui ajoute à votre prestige, c'est cette discrétion dont vous avez fait une vertu, dans une époque où tout ce qui est tant soit peu important doit passer par la scène insupportablement éclairée des mass-médias, où c'est le plus souvent la lumière indirecte, voire le contre-jour, le fracas et l'éclat, qui éclairent le plus la célébrité. Malheureusement, cette discrétion, qui vous permet d'échapper aux radars, selon votre propre expression, si elle vous épargne le malentendu tapageur de la publicité, vous prive aussi de la renommée que mériteraient largement votre talent et votre action à la Mairie de Paris, et dans votre circonscription du XXe, ou dans vos nombreuses Associations ou missions.. Fin de votre torture !

Madame le Ministre, il y a deux lectures d'une vie d'homme : celle qui fait d'un curriculum, d'une nomenclature de postes et de fonctions, une épopée biographique, presque un destin ; c'est la lecture retenue par votre éloge indulgent, et je ne saurais trop vous en remercier, Et puis, il y a celle qui révèle dans une vie les faveurs et les clins d'œil d'une bonne étoile, en un mot, une destinée. Ma vie ne s'étant pas conduite pour être une biographie, encore moins pour être distinguée, c'est certainement cette seconde lecture que je retiendrai : ni héros, ni sage, ni saint, mais homme pleinement homme, conjonction d'une éducation, d'une conviction, d'une volonté et de concours de circonstances.

*“ Les anges volent parce qu'ils se prennent à la légère ”.*

**L'éducation**, je l'assume comme un atavisme. Façonné par une éducation robuste qui ne séparait pas la vérité de la beauté, le courage de l'esprit, l'honneur de l'intelligence, une fois admis qu'on ne gagne pas sa vie avec ses pieds et donc qu'une carrière de footballeur professionnel était un non-sens, mes parents m'ont enseigné, par l'exemple, qu'il ne soit pas un mot, pas un geste qui ne manifeste l'homme sans recul devant sa pensée : « *se renouveler ou mourir* », avait écrit en épitaphe à toute sa vie Gabriele d'Annunzio. Supprimons l'alternative : « *Il faut se brûler pour renâître* »

**La conviction** : la passion du service d'autrui, le besoin forcené d'agir et d'être vrai, l'amour des êtres humains...et toute la mer sur la plage du Carbet comme un récitatif sacré. Toute mon enfance et mon adolescence, le stade, la mer et l'école m'ont prodigué mes joies les plus pures, et ce serait grave contresens que d'ignorer, au fond de l'industriel Conseiller des Ambassades de France, au fond du rigoureux Proviseur, du vigilant père de trois enfants élevés seul, de l'inépuisable Président d'Associations culturelles et sportives, ce grand bruit de soleil et de mer, cette grande voix de la terre, qui ont été au cœur de mon expérience du monde. Ma conviction, c'est cette conjonction, cette géométrie parfaite de ma terre et de moi.

**Les concours de circonstance** et les rencontres fortuites : Janson de Sailly, le Quai d'Orsay et les Ambassades, la Guadeloupe, cet itinéraire de « SDF de la fonction publique » qui ont mis en branle cette éducation et cette conviction, sources d'énergie où ils s'abreueront jusqu'à la fin.

Le Journal Officiel de la République semble avoir retenu, pour légitimer ma promotion, les deux états civils de « **Proviseur honoraire** », ce qui ne surprend pas de la part de la récente

Ministre de la Réussite Éducative, et « **d'écrivain** », ce qui est plus inattendu. La littérature entre ainsi dans le jeu, après avoir été longtemps dans la solitude.

**Proviseur !** Le Proviseur, parlons-en !

Les aléas de mutations m'ont confié deux insolites établissements d'altitude, altiers et fiers, irréductibles comme les Babaorum et Petibonum d'Astérix, aux dires mêmes des Syndicats de profs et de Parents : le Collège Tartenson au haut de sa colline inspirée du même nom, et le Lycée Acajou 1, enclavé dans les verts alpages du Morne Acajou.

*« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage*

*Et s'en est revenu, Plein d'usage et raison,*

*Vivre parmi les siens le reste de son âge*

Me voici donc revenu, à mon automne, sur la rive originelle, *avec ce goût de lierre sur les lèvres, me frayant route d'étranger jusqu'à la porte de famille*, comme dit le poète. Me voici revenu au pays natal, au terme du voyage, après douze ans d'exercice à Paris et six ans de fonctions en Guadeloupe, après dix ans d'errance, hors de France, d'ambassade en ambassade, comme bateleur de la France et sa culture, la France et sa technologie, la France et sa langue; d'une France parfois difficile à placer, sur un continent sous hégémonie économique américaine, chez les hispanophones comme chez les lusophones; d'une France universelle mais embêteuse du monde, patrie royale et patrie révolutionnaire, éminemment achevée et éminemment ouverte, paisible et stable mais perpétuellement en éveil et en fermentation

Pendant dix ans, enrichi de toutes ces civilisations côtoyées, de toutes ces cultures partagées, de la forêt amazonienne à la technologie nucléaire de Angra dos Reis, des Grands lacs multiséculaires au Canal de Panama, des édifices somptueux de Brasilia aux cahutes de l'Indien Otavaleño d'Équateur, quel empan pour une saisie du monde ! Me voici donc revenu, riche de ces grands paysages à la Turner ; riche de ces grandes chevauchées à travers l'espace et le temps, de ces périple accomplis à travers les hasards et les accidents de la vie qui ne rendent que plus poignants ces brusques retours vers la patrie perdue de vue ! Car pour tous ces grands oubliés des naufrages, pour tous ces transfuges du bonheur "*errant avec douceur, sous leur nom d'emprunt, dans les grands titres de l'Absence*", comme les décrit Saint-John Perse, il n'est de chaleur que d'une patrie, de poésie vécue que par l'homme d'une patrie ! « *Les grands titres de l'Absence* » ! Ironie de l'à-propos !

Et de fait, le Proviseur, l'enthousiasme douché, découvre alors que, tavelé de tout ce passé d'errance, un attaché d'ambassade offre le profil diamétralement opposé à celui qu'un Recteur attend d'un honnête et docile serviteur de l'Éducation Nationale !

La faute, c'est l'étrangeté, l'extranéité ! *Qu'est-ce que c'est que cet « Attaché détaché puis rattaché à l'Éducation Nationale » ? « Ce professeur passé par le Quai d'Orsay » ? Un coureur de mondes, un aventurier de l'arche perdue ! Indiana Jos* ", comme disaient mes élèves du Lycée Acajou 1. Pour des Recteurs « pur jus », arcbutés sur leurs catégories et barèmes, le « diplomate » relevait de la tétatologie : Qu'est-ce que « *Flexible sans compromission* », « *zélé sans zèle* », « *il plie mais ne se corrompt pas* » ! disaient les appréciations du Quai d'Orsay.

*“ Poète ! Artiste ! Suspect ! ”* traduisait-on au Rectorat !

À quoi s'ajoute que, pour les sédentaires, « *partir, c'est mourir un peu* », et ils n'aiment pas les semi-cadavres. Ils pensent que les voyages ne sont faits, comme l'amour, que de « *petits matins blêmes* » ; qu'on ne quitte son pays et les siens que sous la contrainte administrative, au pire, celle d'un bannissement. L'itinérant a le choix entre le vagabond, le brigand, le « sans feu ni lieu » que bannit le Code Pénal de 1870, ou alors, l'égaré, habité par les dieux ou le diable ! Pour les sédentaires, s'éloigner de chez soi s'accompagne d'une subtile déperdition d'identité proportionnelle à la taille des pays fréquentés. Cette déconsidération du « *voyageur* », du « *coureur de mondes* » ne se conclut, de dégringolade en déperdition d'identité, que dans la transparence, « *l'insoutenable légèreté de l'Être* » !

Mais tirons un suaire pudique sur ces cadavres exquis !

« *Les anges volent, parce qu'ils se prennent à la légère.* »

La Ministre de la Réussite Éducative a été bien placée pour mesurer et déceler, sous les ors de la fonction, la face inavouée de prestidigitateur, voire de sorcier, du Proviseur : le Proviseur, c'est celui qui, par des prodiges de gestion, sait faire de ses disgrâces des bénédictions. Comme on attend de l'architecte qu'il restitue à l'Art son ancienne dignité et bâtit des cathédrales, on attend du Proviseur qu'il fasse de la gestion de la pénurie le privilège du miracle et transmue la disette en opulence. Car notre Administration est le siège de contradictions obsédantes : elle incite à une rêverie supérieure et libre, pour qui veut donner à chacun de ces milliers d'élèves qui lui sont confiés, sa fenêtre d'espérance, mais on voit vite converger vers elle la raideur des textes et l'exigüité des budgets... C'est cette prestation du Proviseur que les attendus du Journal officiel semblent mettre en exergue : elle relèverait d'une manière d'héroïsme. Le Proviseur, « *ce héros au sourire si doux* » !

Mais, à ce poste, le service de sa jeunesse a été ma manière de servir l'Homme ! A la recherche permanente d'une plénitude d'être qui ne se peut trouver que dans l'action, parce que seule l'action au service de l'Homme affirme la puissance qui fait de l'Homme autre chose qu'un esclave fasciné, il y avait d'autres combats, existentiels, ceux-là, à mener, auprès des jeunes et en leur faveur : agir sur leur vie et leur avenir, mais aussi se battre pour leur culture et leur langue ! Et c'est là une postulation résiduelle des Ambassades. Par choix, par goût et comme par l'effet de la vitesse acquise, je suis resté un attaché culturel !

**Servir la culture française ! Servir la langue française !** Un homme peut bien changer ses raisons et ses feuillages, ses racines restent toujours au lieu de leur enfouissement, mordant une terre immuable qui travaille dans l'ombre à lui fournir la sève dont il a besoin. Et ma plus vieille idole, celle du professeur de latin et de grec de Janson de Sailly de Paris, du Lycée Carnot ou du CUAG de Pointe à Pitre, celle du Lecteur-Assistant de Français, celle du Conseiller Culturel d'Ambassade, de Panama et du Brésil, celle du conseiller de Recteurs, celle du Proviseur, ma sève, c'est bien la Francophonie !

La Francophonie comme service de la langue ! La langue, nous le savons, est un lieu de tendresse ! Elle porte des enfances, une histoire, un fouillis de mémoires, de perceptions, de détournements ; elle porte des propos perdus et des horizons cernés, des saisons qui passent sur des villages... Servir la langue et la culture françaises comme moyen de retrouver ses marques propres et de s'interroger sur l'Homme en Français ! Servir le dialogue des cultures et des langues, dans ce bassin caribéen où toutes les grandes civilisations sont appelées par l'histoire et la géographie à se ressourcer, réchauffées à leurs chaleurs complémentaires !

Voilà donc simplement tout ce à quoi j'ai œuvré, dans toutes mes Associations (Martinique-Panama et Georges Coppet, Xavier Orville du Sénateur Roger Lise, Tous Créoles de Roger de Jaham, passionnée et acharnée à faire de nos différences la richesse et la nouvelle harmonie de notre monde créole) ; sur les stades (Golden Star de Fort de France, Solidarité Scolaire de Pointe à Pitre ou Association des Médaillés du sport de la Martinique du Président Clément Marie ; au Collège Tartenson ou au Lycée Acajou 1, ni plus ni moins que d'autres, je présume ! Mais, rassurons les miens, mon épouse, mes enfants et petits-enfants, j'ai presque abandonné les grandes causes, les expéditions lointaines, les enfants perdus de Panama, les gamins de Bogota ou les enfants des rues du Brésil, je ne voyage plus qu'autour de ma chambre, et ne fais plus que le tour de moi-même, et encore, par écrit : je suis donc désormais assuré de rentrer de bonne heure à la maison.

“ *Les anges volent parce qu'ils se prennent à la légère* ”.

Cependant **l'écrivain**, du cœur même du système éducatif, n'a pu résister à la tentation de raconter, lucide et enthousiaste, l'épopée aventureuse de l'Éducation nationale à la Martinique (« *La Terre des gens sans terre : petite histoire de l'École à la Martinique* »), ou, plus amer, l'aventure inaboutie de l'Académie des Antilles et de la Guyane (« *Destination... les Abymes : l'Envol fracassé d'une Académie de France* »).

\***L'écrivain** : Pourquoi écrire ? Pour mieux vivre et plus loin ! Je sentais, par delà ces fonctions et responsabilités décrites, l'insoutenable légèreté du vide et de l'inaction peser sur ma vie ! A l'origine de chacune de mes œuvres, il y a un compte réglé avec la vie. C'est de la vie que chacune sort, ruisselante de ses images, frémissante de ses émois, sonore de ses tumultes, grave de ses découvertes. Comme d'autres ont besoin de l'imagination, mes livres ont besoin de l'éprouvé, du vécu, du partagé. Rien d'étonnant que l'époque ressemble à cette œuvre de reflet

Refléter le monde, témoigner de l'éminente dignité modélisante de la plus humble expérience humaine, de sa frivole confiance dans l'instant, dans ce « *goût de l'aurore* », dirait Giraudoux (encore un du Quai d'Orsay ! Mes héros ? L'homme de tous les jours, l'homme commun, de taille moyenne, de raison et de vérité strictement moyennes. Car ce n'est pas le démesuré, l'excessif, qui maintiennent les peuples grands et fondent la meilleure littérature ; ce n'est pas celui qui décline ou surclasse l'humanité par son corps illogique ou son âme impulsive. Le commun dénominateur d'un pays, ce n'est pas son héros, mais son homme de la rue, dans sa réflexion et ses habitudes les plus journalières, avec ou sans syntaxe héroïque, avec ou sans diapason héroïque dans son timbre : c'est lui le garant de sa vertu propre et le conformateur de sa morale.

Donc redire l'aventure humaine, la « *Condition humaine* », dirait Malraux, en ce qu'elle est souvent exil, arrachement, désoclement, avec ses corollaires de la nostalgie, de la délivrance et du retour à soi. De la nostalgie à l'espoir, redire l'aventure existentielle de la passion de vivre. Écrire l'aventure existentielle et littéraire de l'écrivain Xavier Orville ! Redire l'aventure exemplaire des « *Enfants perdus de Panama* », de Maruja la Samaritaine de Panama, de Bertina Moreau de Grand-Rivière, exilée en Colombie, d'Iroupè, la jeune Indienne d'Amazonie, arrachée à son identité par la dérive d'un fleuve ; l'aventure de Michelle, la Joséphine orpheline à la recherche de son père ; ou encore, celle d'un de vos condisciples du Lycée Carnot, Madame le Ministre, cherchant dans le dévouement au service des déshérités de l'Inde, une justification de la vie... Tous ces hommes et ces femmes dont l'univers intérieur coïncide avec celui de l'Histoire, créant, de la sorte, l'Histoire, c'est-à-dire, le sens de l'Histoire...

Littérature de l'aventure humaine, littérature du vécu, à qui le vécu confère son style qui ressemble à une transfiguration... « *Nous fréquenterons le sel antique du drame, ... la mer qui change de dialecte à toutes portes des Empires* » dit encore Saint-John Perse, écrivain et diplomate, comme Paul Claudel, tous deux passés, avant moi, par le Consulat Général de France à Rio de Janeiro !

Littérature de voyageur, de Pérégrin, qui s'inscrit comme une trace d'écume sur le sable, car lointaine est l'autre rive où le message s'allume : Brésil, Panama, Colombie, Guatemala, Pérou, Équateur, Guadeloupe ! Littérature de diplomate épris de portulans, de mappemondes, de manuels singuliers, de livres rares...

« *Proviseur honoraire et écrivain* », avait dit le Journal Officiel !

“ *Les anges volent parce qu'ils se prennent à la légère* ”.

## **CONCLUSION**

Je ne saurais trop m'excuser d'avoir mobilisé votre patience par un si long propos: j'aime à en escompter un double bénéfice : le plaisir de voir peut être désormais dans les yeux

qui m'entourent un peu moins de surprise, un peu moins de défiance; et d'autre part, la conviction que cette distinction que vous m'avez value, vous mes parents, vous mes maîtres, vous mes amis, vous, les dévoués collaborateurs de mes audaces pédagogiques de Tartenson, (vous Philippe Pelz), vous mes professeurs frondeusement fidèles d'Acajou 1, vous, mes partenaires d'Associations, complices de toutes mes évasions internationales, vous mes partenaires du stade et des vestiaires, vous mes secrétaires, (Madame Boutant, Madame Canga), qui devez à mon écriture votre voussure, vos rides précoces et l'érosion irréversible de vos yeux ; c'est finalement vous qui me faites devoir de m'en croire digne, car je serais bien stupide et surtout bien orgueilleux de ne pas faire confiance au choix de ceux qui m'ont fait confiance.

Madame le Ministre, mes amis, chers parents, il y a un proverbe juif qui dit : “ *L'homme pense, Dieu rit* ” Et Dieu rit parce que l'homme n'est jamais ce qu'il pense être ! L'art du panégyrique comme celui de l'autoportrait ne sont venus au monde que comme l'écho du rire de Dieu. Rabelais, qui a inventé beaucoup de néologismes entrés dans la langue, en a inventé un malheureusement perdu : “ *l'agélaste* ”, celui qui ne rit pas, “ qui n'a pas le sens de l'humour ”, dirions-nous aujourd'hui. L'“ *agélaste* ”, n'ayant jamais entendu le rire de Dieu, est persuadé que la vérité est claire et que l'homme est exactement ce qu'il pense être. C'est à cette sagesse de Rabelais que j'ai voulu rendre cet hommage terminal.

Mais il est temps de m'arrêter : j'étais en train d'oublier que Dieu rit quand il me voit penser.

Et que : “ *Les anges ne volent, que parce qu'ils se prennent à la légère !* ”

**Joseph JOS**

Fort-de-France, le 7 novembre 2014